

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LE FEUILLETON,

OU SUPPLEMENT DU FANTASQUE.

24 OCTOBRE.]

{ N. AUBIN éditeur. Imprimeur, A. JACQUES. }
Résidence et bureau rue St. Valier N° 177. }

[PRIX : -2 SOUS.

CORRESPONDANCE.

MR. L'ÉDITEUR.

Jaloux que je suis d'avoir ma petite part de votre reconnaissance, je vais tâcher de la mériter en mettant le jovial *Fantasque* au courant des nouvelles tristeviennes les plus récentes. Je vous souhaiterais, par pure libéralité s'entend, d'être, pour une semaine seulement, à la place de votre serviteur et à portée comme lui d'idolâtrer toutes les farces qui se jouent *gratis* dans notre petite mais intéressante ville des Trois-Rivières, je crois alors que le *Fantasque* que produirait cette semaine là serait encore plus nuancé d'originalités si non plus spirituel que d'ordinaire. Les bruits que le *Verrès* du Haut-Canada a semés sur sa route semblent être avec un couple de ses affidés le seul cortège qui l'a accompagné jusqu'ici. Cette observation va vous faire croire à du décousu dans ma lettre, mais prenez patience et vous verrez qu'il était nécessaire que j'en parlasse pour arriver là où je voulais en venir. Il ne doit pas être indifférent non plus que je vous dise qu'on était convenu entre les marchands d'ici de ne plus reconnaître l'aune comme la mesure usitée dans la vente des marchandises et qu'elle fut en conséquence abolie malgré le mécontentement de nos habitants qui s'étaient trop familiarisés avec elle pour la voir tranquillement remplacée par la verge. Il arriva donc que, ces jours passés (soit entendu que ceci est scrupuleusement dit sur ma conscience) il arriva, dis-je, une difficulté qui aurait pu devenir sérieuse entre les parties sans l'opportune intervention d'un *true british blood*, ci-devant un *Queen's pet*, comme les nommait le *Fantasque* au tems rude du siècle de fer, ent lieu entre un marchand canadien des plus achalandés de cet endroit et une de ses meilleures pratiques des environs et voici, au meilleur de ma mémoire, le dialogue qui s'en suivit: je donne à tous les incrédules ma foi en garant de la vérité de ce que je dis.

Le marchand.—Nous ne mesurons plus qu'à la verge par le tems qui court et il serait impossible pour vous contenter de faire autrement, croyez-moi.

La pratique.—J'insiste à ce que l'on me vende à l'aune, je n'ai jamais acheté autrement et avec un peu de bonne volonté vous pourriez me servir à mon goût—et notre amant de l'aune, élevant le coupon de drap qu'il tenait à la main, le mesura sur la figure du *tory* qui était venu mettre le holà, et les deux parties se séparèrent satisfaites, le marchand content de retrouver une mesure qui convenait si bien à ses pratiques, et l'acheteur ravi d'avoir rencontré la mesure qu'il désirait. La figure du *tory* était tellement allongée par les dernières nouvelles dont je vous parlais plus haut que l'acheteur dont il s'agit gagna de quelques pouces sur l'étoffe qu'on venait de lui vendre.

— Vous n'apprendrez pas, sans au moins partager notre deuil, que les dragons nous quittent prochainement; leur ami Flamand en est au désespoir; plus de ces jolies scènes que ces vaillants mercenaires nous donnaient avec l'invalidé Flamand qui fut une fois décoré de la dépouille écarlate.

— Par suite des nouvelles de l'envahissement prochain de la province par les patriotes aidés des sympathistes américains, j'ai à vous apprendre que le gouvernement a recruté dans une seule rue de cette ville de quoi garder les frontières. Les noms des officiers du bataillon formé sont comme suit: H. H. colonel; P. V. major; V. G. capitaine; A. P. adjudant; P. B. D. enseigne et P. D. lieutenant.

Le gouvernement peut compter sur le zèle, la bravoure et la capacité reconnue de ces illustres gradués qui, à peu d'exceptions près, ont déjà eu occasion de faire leurs preuves sous le drapeau britannique alors que le vénéré De Salaberry le déploya dans les plaines de Chateauguay. Le frère Jonathan ne se souciera probablement pas de tâter le pouls à ces valeureux constitutionnels. Il no faut pas oublier de noter que le major V. fut décoré d'une marque

d'honneur, dont il porte encore le brevet, pour la valeur qu'il déploya à St. Jean en désfonçant une porte vitrée pour se cacher dans une alcove au moment que sonna une fausse alarme et qu'il en coûta un demiard de vinaigre et une pinte des eaux vivifiantes du St. Laurent à la maîtresse du logis pour le remettre dans son assiette et stimuler ses esprits. Le lieutenant D. et l'enseigne D. n'ont jamais encore eu à essayer que quelques coups de poings et quelques arguments *à posteriori*, mais les ont reçus assez bravement pour donner une garantie au gouvernement de leur à plomb dans le *chargé*. Les deux abbés P. et G. seraient plutôt des aumôniers que des capacités propres à la tactique militaire, mais comme il y a haute trahison, depuis dix mois, de critiquer les actes tout-à-fait innocens de notre cher gouvernement, je m'abstiendrai de disséquer le mérite de ces deux nominations. Le colonel H. est un mari débonnaire accoutumé au lit de camp et le Commandant des Forces a reconnu là le mérite d'anciens services rendus et s'est rendu agréable à la masse de la population en continuant cet ordre militaire à l'ex-*clair-en-loi* de l'ex-chambre d'assemblée dont l'Honorable Président avait le malheur d'en courir la disgrâce. Ceux qui redoutaient l'hiver qui s'approche pourront dormir tranquilles en apprenant que le nouveau bataillon incorporé est sur le point d'aller prendre ses quartiers d'hiver. Si je ne connaissais pas le public pour le plus grand indiscret qui soit au monde, je lui confierais que la loyauté de P. D. & cie m'inspire des craintes qu'il serait possible de justifier au besoin, mais je ne veux pas abuser de votre bonté, Mr. du *Fantasque*, et je vous prie d'agréer les baisemains de votre, &c.

GIL BLAS.

MONSIEUR L'ÉDITEUR,

Permettez moi de me servir de votre intéressante feuille pour m'acquitter d'une dette de reconnaissance envers JOS. LAURIN, écr. Grâce à la persévérance de ce jeune monsieur, moi pour un, j'espère enfin participer dans la bienveillance de notre très-gracieuse souveraine.

23 Oct.

UN MILICIEN.

LE FEUILLETON,

OU SUPPLEMENT DU FANTASQUE.

QUEBEC, MERCREDI 24 OCTOBRE, 1838.

L'Honorable Sewell juge-en-chef de la Province s'est retiré avec une pension de mille louis.

James Stuart, écr., est le remplaçant que nous a donné Lord Durham.

Cette nomination porte le cachet de presque tous les actes de Son Excellence et se trouve particulièrement en opposition avec tout ce que chacun avait droit d'attendre. Sous le rapport judiciaire il est certainement peu de personnes qui eussent pu, mieux que James Stuart conserver le *decalog* qui appartient à la haute station qu'il va occuper, aussi bien sous le rapport des connaissances que sous celui de la représentation; mais aussi, plus cette place est importante et plus il fallait de prudence dans le choix; plus les honneurs qui se rattachent à l'emploi sont élevés et plus il fallait de circonspection dans la désignation de celui sur qui l'on doit les conférer. Les premières bases de la justice sont l'impartialité, le désintéressement et le sang-froid; trois qualités dont chacun reconnaît que le présent récipiendaire est totalement dépourvu.

Nous ne prétendons point dire avec la majorité, que tout homme appelé sur le banc doit être dénué d'aucun caractère politique; car il serait difficile, sinon impossible, de trouver quelqu'un d'une intelligence tant soit peu relevée qui n'ait plus ou moins exprimé d'opinion; mais nous soutiendrons que James Stuart s'est trouvé en coupé dans de trop grands orages politiques pour se départir entièrement de son caractère fier et vindicatif, et pour reprendre tout-à-coup cette indépendance et cet oubli de soi-même sans lesquels il n'est pas de confiance publique, autre condition nécessaire au moindre succès satisfaisant. Il était certainement dans le barreau d'autres hommes sur qui le blâme de chacun eût échoué et qui aimés, respectés de leurs confrères, eussent pu recommander l'administration à l'estime si elle eût mis de côté pour cette fois au moins des préjugés d'origine.

Nous craignons beaucoup que cette nomination n'indispose le bureau en général dont un grand nombre de membres ont eu des altercations plus vives que celles qui proviennent purement du métier et de plus le banc lui-même, qui a du voir avec un œil plus ou moins jaloux cet enjambement au dessus de l'âge et des services et dont les membres, outre cela, ont eu des querelles que le respect pour l'autorité et la décence n'eussent point comportées entre eux, et l'ancien avocat qui cachait fort mal le dépit d'une chute prématurée, ne le verra s'asseoir qu'avec répugnance.

Il est aussi une autre crainte qui nous agite au sujet de cette nomination; c'est que Lord Durham en la faisant n'ait un peu trop nargué tout ce qui est autorité, du côté de ce côté de l'Atlantique que chez le gouvernement de la métropole.

Nous ne serions pas étonné si, en donnant la sanction à cet acte précipité, le bureau colonial ne le faisait qu'avec une mauvaise humeur mal dissimulée.

Le gouverneur-général a offert une récompense de \$2000 pour l'arrestation de Theller et Dodge et les officiers des gardes la moitié de cette somme pour le même objet. On dit que quatre soldats sont aux arrêts durant l'enquête militaire qui se fait au sujet de l'évasion. On disait hier que les soldats envoyés sur la route directe des Etats-Unis à la poursuite des évadés, sont revenus disant que Theller, Dodge et une troisième personne en une voiture tirée par quatre chevaux avait six heures d'avance sur eux.

Le bruit était aussi assez généralement répandu, et venant assurément, de bonne source, que le major-général Sir James McDonnell avait reçu, lundi, une lettre de Theller et Dodge par laquelle ces deux ex-prisonniers le remercient des soins qu'il leur a fait donner, se félicitant eux-mêmes toutefois d'avoir déroulé sa vigilance; ils terminent, dit-on, en le priant de payer le charretier qui les a transportés jusqu'au-delà des lignes.

Quoique les perquisitions les plus sévères chez les citoyens et chez les religieuses, aient été inutiles, des sentinelles entourent le couvent, la demeure de Mr. Morin et celles de MM. Belleau et C. Drolet jusqu'à lundi matin, tems où elles furent levées; cependant, deux hommes de police furent, nous dit-on, replacés devant la maison de Mr. Belleau.

Nous concevons que ces mesures ne font si l'on veut aucun mal, mais outre le désagrément d'être épié et gardé à vue, la prévention et le sentiment hostile restent, et, dans un moment d'effervescence, sont rappelés et rechauffés par des partisans exaltés ou par des ennemis privés qui s'en servent comme d'un levain tout puissant de haine et de vengeance.

Pourquoi, par exemple, puisqu'on veut bien avouer que les inférieurs se sont indécemment conduits dans le couvent, pourquoi, puisque l'on convient que des dégâts inutiles et volontaires ont été commis, pourquoi, disons-nous, n'a-t-on pas renvoyé les inférieures qui, en agissant d'une manière aussi inconvenante, entretiennent ce degré de défiance et de mécontentement avec lequel on est forcé d'accueillir presque tous les actes de la police. En conservant dans leur emploi ces hommes qui le déshonorent, on les encourage dans leurs vexations en les mettant au-dessus de la punition. Ils se persuadent peu à peu que plus ils montrent de haine envers les citoyens plus ils seront protégés; d'une institution utile, si la sagesse et l'impartialité y présidaient, on en fait une dont tous les actes ne sont envisagés qu'avec exécution, comme une arme de tyrannie et d'espoir éternel.

Les portes de la ville sont fermées à huit heures. Il est vrai qu'on laisse les guichets ouverts; mais comme chacun peut y passer sans y être examiné, nous ne voyons pas que cette mesure ait d'autre résultat que celui d'incommoder autant que possible les citoyens, sans que cela puisse en rien aider à l'arrestation des prisonniers, dans le cas fort improbable où ils seraient encore dans la ville.

Le départ de Lord Durham qui devait avoir lieu par les Etats-Unis et qui était d'abord fixé au 27 courant, a été remis au 1er Novembre, selon quelques uns, et au 15, selon d'autres. Son Excellence a renoncé à traverser une partie des Etats et partira directement, dit-on, à bord de l'Inconstant.

Sir John Colborne est arrivé à Québec pour au moins la centième fois, il en est reparti samedi pour Montréal et on l'attend de nouveau ici vers la fin de cette semaine. On dit qu'il va se faire sous peu de grands mouvements de troupes. Un détachement des gardes se rend aux Trois-Rivières, un autre plus considérable sera, dit-on, stationné à Nicolet. Des travaux de fortifications vont se conduire avec vigueur autour de Québec et un corps considérable de *Volontaires Provinciaux* va être mis sur pied pour cinq ans. Naturellement nous donnons ces bruits sans en affirmer autre chose que la probabilité.

Quoiqu'il en soit, ces mouvements, ces bruits, joints à l'état de crise réel dans lequel se trouve actuellement la province font présager aux plus tranquilles un hiver des plus orageux.

FAMEUX! Parmi la série des adresses à Lord Durham que publie depuis quelque tems le *Mercury* nous en trou-

vons une qui nous a tout particulièrement divertis. C'est celle des magistrats de Blairfindie. On y trouve cette phrase: "En conséquence nous prenons la liberté d'assurer Votre Excellence combien il serait agréable pour nous d'apprendre que vous avez changé d'idée et que vous vous êtes déterminé à continuer votre administration, etc."

Cette adresse est signée par DEUX personnes: MM. TIMOLEON QUESNEL et L. ARCHAMBAULT. Vraiment on ne conçoit pas comment Lord Durham a la barbarie de ne point céder aux instances des deux magistrats de Blairfindie et de ne pas persévérer dans son administration. Nous le voyons tous les jours, la manie de certains individus de voir leurs noms couchés sur parchemin les porte à nuire maladroitement à leurs concitoyens; car cette démarche que personne ne réclamait, au lieu d'être faite pour flatter Lord Durham, doit lui révéler la désagréable vérité qu'il n'a que deux approbateurs dans le village de Blairfindie et ceux-là encore sont deux magistrats dont l'opinion est plus ou moins tachée de dépendance.

Masque de Napoléon. Nous prenons la liberté d'attirer l'attention des Messieurs de cette ville sur l'annonce insérée d'autre part.

Mr. Balzaretti a chez lui et offrira en vente pendant quelques jours seulement un très-petit nombre de copies du masque moulé sur le visage même de Napoléon, peu d'instants après sa mort, par le docteur Antommarchi. Ce célèbre anatomiste que l'empereur avait appelé auprès de lui, rendit à l'illustre prisonnier les derniers devoirs. Les circonstances si touchantes qu'il rapporte dans sa précieuse relation des derniers moments du grand homme, donnent à tout ce qui peut en rappeler quelque souvenir un intérêt que chacun partage aujourd'hui sans prévention.

Il est inutile d'en dire plus, les admirateurs de Napoléon, et ils sont nombreux, s'empresseront de saisir cette occasion qui ne s'offrirait peut-être jamais ici d'acquiescer l'image fidèle de cet homme qui fut d'un si grand poids dans la balance des destinées humaines et que l'on n'a probablement pas encore su ou voulu apprécier.

*. Lorsque dans notre dernier numéro du *Fantasque* nous avons annoncé que la communication signée S paraîtrait dans le présent FEUILLETON, nous avons cru voir une signature à la lettre d'envoi. Ayant, depuis, vu qu'elle n'était accompagnée que d'une initiale, nous avons dû renoncer à la publier afin de ne point nous départir de cette règle dont on nous saura gré: que toutes les fois que les actions ou la sensibilité d'un individu pourraient être touchées en aucune manière dans une communication quelconque, nous devons être en mesure de donner le nom de l'auteur, car, une fois pour toutes, nous ne voulons, sous aucun prétexte, prendre sur nous la responsabilité d'un homme qui n'ose point se nommer et soutenir son avancé. Outre que la lettre en question ne touche absolument qu'un individu et fort peu le public il est une autre raison pour nous de la retrancher, c'est qu'elle commence par un mensonge.

(Extrait d'un article éditorial du *Canadien* de Lundi.)

"Que sont les CANADIENS FRANÇAIS?"—Les Canadiens sont les descendants de cette poignée de braves qui pendant un siècle et plus tinrent échec des populations vingt-et-trente fois plus nombreuses qu'eux; ils sont les enfants de ceux qui, abandonnés de la fortune, et de leur ancienne chère-Patrie surent se faire garantir leurs droits dont vous voulez aujourd'hui les dépouiller; ils sont les frères de ceux qui conservèrent deux fois le pays à leur Mère-Patrie adoptive; enfin ils sont un peuple sensible, sachant ressentir l'insulte et l'oppression, et qu'il serait prudent à vous de ne pas pousser au désespoir, puisque vous êtes assez perdus à tout sentiment de pudeur pour fouler hautement aux pieds toutes les règles de la morale publique, n'en reconnaissant d'autres que celle de votre orgueil et celle des *pounds shillings & pence*.

On ne raisonne pas avec des gens qui n'arguent que d'après le droit du plus fort. Tout ce qui reste à faire c'est d'attendre qu'ils mettent leurs mesures à exécution, et alors d'opposer la force à la force si l'on a quelques chances de succès, ou de se confier à la providence et d'attendre d'elle et du temps le grand jour de la justice ou de la rétribution.

VARIETES.

NOUVELLE ECONOMIE POLITIQUE.

[Nous faisons l'extrait suivant d'un ouvrage fort amusant intitulé *Une course à Chamouni*, conte fantastique par un Gévinois, Mr. A. Pietet major fédéral d'artillerie, Paris. 1838. On trouve dans le cours de l'ouvrage une foule de scènes mêlées de métaphysique et de fantastique où l'auteur s'efforce de peindre l'antagonisme de la philosophie et de la poésie, mais ce qui frappe et amuse particulièrement, sont ces traits de spirituelle critique dont un des meilleurs est le drame des poupées que nous donnons plus bas. Notre major se trouve un matin de pluie battante à l'Aubergo de l'Union, en compagnie de nombre d'écrivains politiques, littérateurs, feuilletonistes, hommes à systèmes qui n'ont et n'auront de réalité et de possibilité que dans leurs cerveaux. Pour tuer le tems on parle philosophie et le major expose son système social, puis un autre le sien, puis un autre, enfin Georges (Sand) qui est un ennemi déclaré de l'absolu s'écrie : C'est insupportable ! oh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais faire aussi mon système à moi.]

« Il sortit de la chambre en courant, et revint bientôt portant à deux mains une grande boîte fermée. Il s'assit à terre, posa la boîte entre ses jambes. Pouvait avec précaution, et en tira toutes sortes de petites figures de bois costumées de mille manières différentes, et représentant tous les ordres de la société, depuis le roi jusqu'au mendiant. Ces poupées furent soigneusement distribuées en groupe assortis : ici les souverains ; plus loin les nobles et les riches ; vis-à-vis la classe moyenne ; puis enfin le peuple, ou comme on dit les prolétaires. Quand ces petits personnages furent placés chacun à son rang, George leur fit un grand discours, et leur prouva comme quoi depuis six mille ans le genre humain n'avait fait que des sottises. S'adressant aux prolétaires, il leur fit comprendre qu'ils étaient injustement tenus dans l'ignorance et l'abrutissement, et les engagea là-dessus à se faire les législateurs de l'ordre social. Il leur dit que tous les hommes sont frères, et doivent s'aimer mutuellement ; puis il les appela aux armes contre les riches afin d'établir par la violence le règne de la justice et de l'égalité. Les poupées alors furent mises en mouvement, et manœuvrèrent les unes contre les autres. Il y eut des luttes acharnées, pour ne pas dire sanglantes. Les rois furent décapités de leurs couronnes, et en même temps de leurs têtes. Les biens des riches furent partagés. On proclama la république universelle fondée sur l'égalité. Tous ceux qui refusèrent d'être libres y furent contraints par la force. La bure ayant été reconnue essentiellement moralisante, tout le monde fut revêtu de bure. Il y eut défense expresse à tout individu d'avoir plus de talent, plus d'esprit, plus d'instruction que son voisin, de peur de nuire à l'égalité. Le génie fut entièrement pros crit, comme n'étant à l'usage que du petit nombre. Les sciences furent mises à portée du peuple et dégagées de tout ce qu'elles ont d'obscur pour le simple bon sens. On réduisit l'astronomie à l'almanach, les mathématiques aux quatre règles, la philosophie à rien du tout. L'histoire fut supprimée comme inutile. Tous les beaux-arts furent défendus comme encourageant la fainéantise ; toutefois, de la poésie et de la musique on conserva la chanson et le violon à danser. Il n'y eut plus ni grandes passions, ni grandes idées, ni grands caractères, mais seulement de petits intérêts jaloux se surveillant les uns les autres, et s'agitant dans le cercle étroit de l'existence matérielle. Alors l'âge d'or fut ramené sur la terre, et le genre humain tout entier se trouvant convenablement chauffé, blanchi et nourri, parut avoir atteint le vrai but de sa destination.—Georges cependant fut quelque peu surpris du résultat final et logique de son œuvre, et, après avoir vainement attendu les merveilleux effets de l'égalité sur le développement intellectuel et moral de l'homme, il finit par trouver le genre humain si ennuyeux, qu'il s'endormit assis à terre et le dos appuyé contre un fauteuil. »

UN PRIX DE VERTU.

Après avoir dissipé les débris de sa fortune, le comte de l'Aubespine, dont l'un des ancêtres avait épousé la fille de Sully, est allé mourir en Belgique ; mais, avant de partir, c'était en 1830, il songea aux moyens de pourvoir à la subsistance de ses trois enfans en bas âge, Angélique, Joséphine

et Louis de l'Aubespine. Il ne lui restait aucune ressource ; à peine avait-il les moyens de payer son voyage. Son crédit était perdu depuis long-tems. Dans cette triste position, il se rappela un ancien serviteur de sa famille, nommé Alexandre Martin, retiré dans le village de Champrond (Eure-et-Loir) et qui vivait de son travail de menuisier. Le comte de l'Aubespine se rend dans ce village avec ses enfans, les dépose dans la maison du menuisier et le prie de s'en charger jusqu'à son prochain retour.

Alexandre Martin, qui connaissait le comte, savait qu'il ne reviendrait pas ; mais, touché de pitié à la vue des enfans de son ancien maître, il les reçoit dans son humble chaumière comme un dépôt sacré, prend la résolution de leur servir de père, de les entretenir et de leur donner une bonne éducation. Il avait lui-même une femme et trois enfans. Son travail ordinaire de menuisier ne suffisait pas à l'entretien de sa nouvelle famille ; il s'accoutuma à le prolonger dans les nuits, vend peu à peu tout ce qu'il possédait, éprouva les économies qu'il avait réalisées, et consacra le tout aux besoins de Louis de l'Aubespine et de ses sœurs. On l'a vu se réduire à manger du pain noir pour être en état de donner du pain blanc et des alimens sains aux enfans confiés à sa bienfaisance. Il les servait lui-même à table avec cet instinct de délicatesse qui appartient aux cœurs généreux. Alexandre Martin a été nommé tuteur des petits-fils de Sully ; qui pourrait les plaindre ? Ils n'ont eu, sous la protection paternelle de l'honnête ouvrier, que des exemples de charité, des modèles de vertus. Ils étaient mieux là que dans les nobles familles qui les ont dédaignés. L'égoïsme qui dessèche les âmes n'a pas encore pénétré dans cette classe estimable et laborieuse qui ne parle point de philanthropie, mais qui est accessible à tous les sentimens d'humanité.

On assure que ces détails se sont répandus dans la société : à la suite d'une séance de l'Académie française, où il a été question du prix de vertu qu'elle devait décerner dans sa prochaine séance publique. Le récit du dévouement d'Alexandre Martin paraît avoir vivement touché les membres de l'Académie. Alexandre Martin a été présenté, à son insu, et a obtenu le prix de vertu.

VOL AU PROPRIÉTAIRE.

M. Duroux est un riche propriétaire qui, après avoir acquis une fortune honorable dans les affaires, a conservé les goûts les plus simples, et pousse même jusqu'à une sorte d'originalité l'éloignement pour tout ce qui semble luxe et ostentation. Ainsi, M. Duroux, propriétaire de quatre ou cinq maisons à Paris, habite seul, sur le plus reculé des boulevards extérieurs, entre a barrière de Belleville et celle des Trois-Couronnes, une petite bicoque dont il cultive de ses mains le jardin, et où bien rarement un ami vient le visiter.

Avant-hier, cinq heures venaient de sonner, et M. Duroux, matinal comme tous ceux qui cherchent dans les soins du jardinage une distraction et un plaisir, quittait sa modeste chambre à coucher pour entrer dans son petit jardin qui est de plain pied, lorsqu'à sa grande surprise il trouve là étendus sur le gazon qu'il prend tant de peine à faire verdier et à arroser, trois jeunes gens d'assez mauvaise apparence, et que ne semblait pas le moins du monde déconcerter sa venue : « Nous attendions, Monsieur, dit en se levant et en venant à lui, celui qui paraissait être le plus âgé ; nous n'abuserons pas de vos momens, car ce que nous avons à vous demander est fort simple.

— Qu'est-ce ? que signifie ceci ? dit M. Duroux, que l'aspect de ces trois individus a surpris, mais sans l'effrayer.

— Ne craignez rien, reprend celui qui a porté la parole ; voici tout uniment de quoi il s'agit : vous êtes riche, et vous devez avoir ici de l'argent, il nous en faut ; remettez-nous de bonne grâce ce que nous pourrions exiger de force, car, vous le voyez, nous sommes armés. »

Et en disant ces mots, le jeune homme, dont ses deux compagnons s'étaient rapprochés, présentait à la poitrine de M. Duroux la bouche béante de deux pistolets.

Il n'y avait pas de résistance possible. En vain M. Duroux eût-il appelé, la maison entièrement isolée ne pouvait permettre d'attendre du dehors aucun secours. Force lui fut donc de se résigner.

— Où est votre argent ? disait l'effronté voleur, d'une voix qui commençait à être moins douce.

— Mais je n'en ai pas, réplique M. Duroux ; mon homme d'affaire touche mes revenus, et vous devez bien penser que, dans cette maison isolée, je ne garde que le strict nécessaire : à peine ai-je ici quelques pièces de 5 fr. pour satisfaire aux besoins de chaque jour.

— Eh ! mon Dieu, c'est tout ce qu'on vous demande. Entrons ; remettez-nous ce que vous avez, et au moins nous quitterons-nous bons amis. Une fois entrés, ils se dirigeaient vers le secrétaire, dont le propriétaire était contraint d'ouvrir lui-même le devant et les tiroirs.

Deux cents francs environ s'y trouvaient serrés : les trois inconnus s'emparèrent de la petite somme ; puis, d'un ton poli, l'orateur de la troupe s'adressant de nouveau à M. Duroux : “ Un homme comme vous, un propriétaire, dit-il, ne mange assurément pas dans l'étain ; vous avez de l'argenterie, quelques couverts ?—Eh ! non, je n'ai pas d'argenterie ici, répliqua le malheureux M. Duroux à l'éternel investisseur ; où diable voulez-vous que j'aie l'idée d'apporter de l'argenterie pour me la faire voler ? J'ai un ou deux couverts pour mon usage et au cas où il viendrait un ami.

— Très-bien, mais c'est très-suffisant, deux couverts ; remettez-les-moi, je vous prie, et au plus vite ; et puis vous avez là une montre ; nous vous en débarrasserons en même temps.” Et toujours joignant le geste à la parole, le courtisole voleur s'empara des couverts et de la montre, qu'il enveloppa dans un foulard, en compagnie des écus de cinq francs.

Il n'y avait plus grand'chose à prendre, et les voleurs se disposèrent à se retirer, après s'être toutefois emparés d'une belle paire de pistolets qui se trouvait dans un tiroir. “ Nous vous quittons, monsieur, dit alors celui qui avait toujours parlé, et il ne nous reste qu'une petite complaisance à réclamer de vous après un aussi bienveillant accueil. Nous sommes entrés chez vous par dessus les murs, mais c'était de nuit, et il n'y avait pas d'inconvénient ; maintenant qu'il fait jour, nous ne pourrions guère partir de même ; remettez-nous donc la clé du jardin . . . mais soyez sans crainte, nous vous la rendrons fidèlement une fois sortis.”

M. Duroux leur donna la clé et les suivit au bout du jardin, dont ils eurent soin de refermer la porte ; et déjà, tout en réfléchissant à l'audace de ces malfaiteurs, il se disposait à rentrer dans sa maison, lorsque, de l'extérieur, il entendit une voix qui l'appelait. “ Etes-vous là ? Y êtes-vous ? criait celui qui l'avait dévalisé.—Oui, répond-il machinalement.—Portez-vous bien, au revoir, sans adieu.” Et comme ce dernier mot était prononcé, la clé de la porte, lancée par dessus le mur du jardin, venait tomber aux pieds du propriétaire ébahi.

M. Duroux s'est immédiatement rendu près du commissaire de police du quartier, M. Moulhier, à qui il a fait sa déclaration. Déjà une enquête est commencée sur ce vol si original et si hardi, mais aucun indice n'a pu mettre encore sur la trace de ses auteurs.

UN POÈTE,

Un outrage à des agens de la force publique, qui amène Picard sur le banc de la police correctionnelle, vient révéler à ses contemporains cette nouvelle célébrité poétique, enfouie jusqu'alors dans les cabarets du faubourg Saint-Antoine.

Picard.— Oui, je m'appelle Picard,
Sans fard et sans art.
Père Picard le guenilleux,
Qui mange et boit pour deux.

M. le président.— Quel est votre état ?

Picard.— Mon état c'est la guenille,
Les os et le verre cassé,
C'est ce qui me fait exister,
Moi, mon chien et ma famille.

M. le président.— Vous vous battiez avec un de vos camarades : on est venu pour vous séparer, vous avez injurié la garde.

Picard.—

Picard dans son tombeau que d'être guenillé il couvre,
Est assujéti à ses lois,

Et la garde qui fait faction à l'arc de triomphe du Louvre,
N'empêche pas que les rois s'y mordent les doigts.

M. le président.— Vous deviez respect et obéissance à la garde ; vous avez manqué à l'un et à l'autre.

Picard.— Respect aux belles et à la garde,
C'est la devise de mes aïeux,
Que toujours soigneusement garde,
Père Picard le guenilleux.

M. le président.— Il paraît que vous n'avez pas gardé votre devise, car les gardes, dans leur procès-verbal, se plaignent beaucoup de vos emportemens.

Picard.— Quand l'homme est sous la domination
De ce délicieux picon
Qu'on nomme le jus de la treille,
Il perd l'usage de sa cervelle ;
Il crie, il jure tant bien que mal,
Il se . . . ma foi il s'emberlificote,
Et tombe dans la crotte.
D'ailleurs, je m'en rapporte au municipal.

M. le président.— C'est déjà un grand tort de vous enivrer à ce point que le lendemain vous ne vous êtes rien rappelé des scènes de la veille.

Picard.— Et pour vous parler franchement,
C'est encore là mon sentiment ;
Et on me couperait en morceaux,
Que je me rappellerais pas un mot.

M. le président.— Alors, taisez-vous ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Picard.— Monsieur, j'approuve tous vos vœux,
Et je vous recommande de mon mieux
Père Picard le guenilleux.

Pas mal fini pour un poète, n'est-ce pas ? car le tribunal sans doute désarmé par l'humilité du père Picard, ne l'a condamné qu'à 24 heures de prison.

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est demain au soir que les Amateurs Canadiens donnent leur représentation sur le théâtre de cette ville.

Nous n'avons pas encore eu le tems de prendre connaissance de l'écrit intitulé : *Considérations sur le commerce du Canada*. Si après l'avoir lu nous le croyons de quelque intérêt pour le public nous le publierons dans les prochains feuilletons.

ATTENTION!!!

Les articles suivants sont offerts en vente privée chez le sousigné, pour quelques jours seulement.

QUÉLQUES copies du **MASQUE DE NAPOLEON**, d'après l'impression moulée sur le visage de l'Empereur immédiatement après son décès, par le Docteur Antommarchi. De belles *Tables de Marbre* d'Italie avec pieds de même matière. Saucissons de Bologne, première qualité.

AUX FUMEURS!

Cigares de la Havanne de meilleure qualité, reçus directement de la Havanne et du Port-au-Prince.

G. D. BALZARETTI.

CONDITIONS.

Le *Fantasque* se publie autant que possible chaque SAMEDI et son Feuilleton le MERCREDI.

PRIX D'ABONNEMENT

(Payable à l'échéance de chaque trimestre.)

Le <i>Fantasque</i> séparément par an,	7s 6d
Le Feuilleton séparément par an,	4s
Le <i>Fantasque</i> et son Feuilleton par an,	11s 3d

Pour six mois la moitié des prix ci-dessus.

Chaque numéro du *Fantasque* se vend 4 sous et chaque numéro du Feuilleton 2 sous.

On ne s'abonne point pour moins de six mois.

Un couvert, sous le nom de *L'Affiche*, où sont insérées les annonces, accompagne chaque numéro du *FANTASQUE* et se délire gratis. Le prix d'insertion est sur le même taux que ceux des autres papiers nouvelles.